

Robert Lainé

Né en 1932 à Dives-sur-mer

Odette Lainé

Née en 1935

Entretien Décembre 2016

Robert :

Ma grand-mère, madame L'Hostis, a eu 16 enfants, elle venait de Bretagne, du Finistère. Les plus grands des enfants avaient rejoint Saint-Denis où il y a beaucoup de Bretons. Quand ma grand-mère est arrivée à Dives avec les plus jeunes, ils ont habité rue des Buttes, dans les Cités blanches. Elle ne parlait pas le français et son plus jeune fils mélangeait le breton et le français.

Mon père a dû arriver à Dives vers 1925. Il était parti très jeune de Bretagne, vers 14 ou 15 ans, il faisait le trimard, il partait travailler de place en place. Un jour, il se trouve à Paris dans un bus et une femme le regarde, s'approche de lui et lui dit : « *Tu ne t'appelles pas Jean Lainé, toi ? Je suis ta sœur !* » C'était la misère à cette époque-là, ses frères ont été recueillis par ses oncles, l'un est même devenu vétérinaire et l'autre a travaillé dans le cuir.

Mes parents se sont mariés en 1929. Nous étions deux enfants, Robert et Odette, une autre enfant était décédée de diphtérie à 3 ans 1/2. Toute petite, elle chantait et dansait devant les clients ... A l'époque il y avait eu plusieurs décès par cette maladie.

Un café-épicerie

Odette :

Nos parents tenaient une épicerie-café, rue Georges Landry, juste en face de l'usine, c'est eux qui ont créé le café. C'était un garage pour une voiture et le chauffeur de maître dormait au-dessus. Ils ont acheté la maison et l'ont transformée. Il y avait une petite cuisine, une petite salle à manger, une chambre et au fond la chambre de Robert. Moi, je dormais dans la salle à manger sur un canapé, et au fond deux petites pièces qui servaient de réserves. Dans la cour, une petite maison était habitée par les Lepère.

A cette époque-là, on servait systématiquement un calva avec le café ! A la fermeture de l'usine, le café a été transformé en habitation mais il se tenait juste là où nous habitons.



Le café était ouvert aux mêmes heures que l'usine. On livrait à 4 heures et demi du matin et le soir jusque 9 heures. Des gars s'arrêtaient pour boire un coup avant d'aller au travail.

Il y avait un grand-père qui venait de la campagne, il commandait une chopine de rouge et le temps de rendre la monnaie, il avait tout picolé !

On faisait du crédit mais surtout à l'épicerie. Le jour des paies, on voyait les femmes qui attendaient leur mari à la sortie de l'usine pour récupérer la paie. Pour ceux qui avaient des familles nombreuses, c'était dur. Certains faisaient des activités en dehors de l'usine pour y arriver : les pommes, la crevette, la pêche à la fouine, les jardins, souvent les femmes faisaient la saison, pas déclarées, les enfants assez jeunes aussi travaillaient au moins un mois en saison.

Les commerces du quartier

Odette et Robert :

Dans le quartier il y avait de nombreux commerces : des charcutiers, des bouchers, deux charbonniers, un vendeur de cycles, des restaurants, hôtels, un marchand de chaussures, un marchand de meubles, Levillain qui était un bel homme, ... Il y avait au moins deux cafés algériens, Calloua, deux cafés polonais, la boucherie Achourkine et à côté un café russe aussi, un coiffeur, ... mais il n'y avait pas de boulangerie.

Pour avoir du pain il fallait aller en centre ville. C'est nous qui avons fait les premiers un dépôt de pain dans le quartier. On allait chercher le pain à Cabourg et parfois à Caen. Le lundi, on était les seuls à avoir du pain, tous les boulangers de Dives étaient fermés. Ce jour-là, la voiture était pleine et on avait même les viennoiseries sur les genoux !

Nos parents vendaient des bonbons mais nous on allait en acheter chez une dame dans le « wagon », c'était une épicerie qui se tenait dans un wagon de chemin de fer, il y avait 3 marches à monter. Le wagon existe encore et il a été transformé en maison d'habitation.

Les grèves de 1936

Robert :

J'ai quelques flashes ! Je vois le défilé qui venait de la rue des frères Bisson, j'avais 4 ans, il y avait des chants, des drapeaux.

Catéchisme et communion

Robert :

Ma mère était bretonne, d'une famille nombreuse, elle venait de sa campagne et elle respectait des traditions. Mon père, lui, était anticlérical, il a été malheureux avec les curés intégristes. Ils ont été enterrés civilement tous les deux. On est allés au catéchisme et on a fait la 1^{ère} et 2^{ème} communion.

Odette :

Odette se rappelle du mois de Marie : C'était bien, on chantait des cantiques. Le curé avait décidé de faire sortir les garçons après les filles pour les empêcher de les embêter mais ça ne nous empêchait pas de faire des bêtises en route, comme tous les enfants !

Le catéchisme se tenait au Cercle Jeanne d'Arc avec une sœur. Le jour de la communion, on défilait dans les rues, on était très nombreux, plus de 100 (première et deuxième communion ensemble). Comme cadeau de communion, on pouvait avoir une montre, un couvert en argent, une croix, suivant les moyens.

A Noël, il y avait une très belle crèche au fond de l'église.

La guerre

Robert :

- Fermeture du café

Au début de la guerre, on avait très vite fermé le café car les Allemands faisaient comme chez eux, ils sautaient par les fenêtres, ...

Pour l'épicerie, il fallait avoir des tickets, on devait aller à Pont-L'évêque chez Levillain et ma mère nous avait raconté qu'un commerçant qui avait pas mal de tickets en avance avait posé sa carte pour avoir sa marchandise et ma mère lui avait piqué sa feuille de façon à avoir un peu de marchandise pour démarrer ...

Après la fermeture du café, on a vécu dans la pièce du café, comme poêle c'était un bidon avec un tuyau et on chauffait avec de la sciure, il faisait chaud dans cette pièce.

- Débarquement

On a reçu des obus de marine. Un obus a traversé la porte du café, traversé le comptoir et est allé se loger dans un seau d'eau que mon père avait pour rincer les verres. S'il avait été là, il serait mort. Quand il y avait des bombardements, on allait se réfugier dans la cave de l'épicière d'en face car elle avait un sous-sol. Au moment du Débarquement, on allait coucher chez des amis dans les cités Saint-Pierre, chez madame Lacheray près de chez Chandavoine.

- Evacuation

On a évacué avec eux dans la Sarthe, chez des gens de la famille des Chandavoine, à Fyé. On avait pris le fourgon de l'usine avec un cheval. Sur la route, on dormait dans des granges. On est revenus avec des camions américains jusqu'à Caen et après on a continué à pied. Il y avait des trous de bombes partout, des cadavres, ... On a dormi à Ranville, tout était détruit.

Au début du voyage, ça allait, ma tante avait son vélo et nous une poussette avec tout le barda dedans. Arrivés à Ranville, la route n'était plus qu'un trou de bombes et de chaque côté c'était miné et il y avait des fils de fer partout, partout ... On s'est engagés le matin et on y était encore le soir, il fallait faire passer les affaires au-dessus des fils de fer tout le temps. On a dormi dans une maison pleine de sacs de sable et par terre des douilles intactes ... Au matin, mon père est parti en éclaireur et ma tante a pris son vélo et est allée chercher de la famille à Cabourg pour nous aider. Il a fallu traverser la Dives en barque parce que le pont avait sauté.

Notre maison avait été visitée mais on a retrouvé la Traction Avant intacte dans un garage avec de l'herbe très haute devant l'entrée.

L'après-guerre

Robert :

Le commerce a repris, il n'y avait pas eu de dégâts sur le commerce. On a eu des tickets pendant quelques années. Ma mère allait parfois chercher de la marchandise avec son vélo et sa remorque.

- Les bals

Et puis il y a eu les bals de quartier ! Un bal dans chaque quartier au 14 juillet avec un orchestre sur une estrade. C'était juste devant le commerce rue Georges Landry. On dansait dans la rue.

- Notre-Dame de Boulogne

J'ai vu le défilé qui passait à Dives, il venait de Cabourg, il y avait des femmes qui s'agenouillaient et qui marchaient à genoux ! C'était une manifestation nationale, ils venaient de Cabourg et sont partis vers Houlgate.

Musique

Odette :

J'ai appris le violon à 7 ans, Robert aussi. C'est monsieur Hue qui habitait rue du Port et qui était coiffeur qui nous a appris. Ensuite, c'est monsieur Bachou qui a été mon professeur, il tenait un bureau de tabac et travaillait à l'usine. C'était un bon violoniste, il faisait des cabarets de Paris mais il est tombé paralysé et j'ai arrêté. Robert a joué du bugle dans la fanfare de Dives : l'Harmonie la Dives. Ils allaient à la campagne faire des concerts. Le chef de la fanfare, s'appelait monsieur Savoye.

Avec la fanfare, on allait aux commémorations et à des fêtes de village, ce jour-là, on mangeait chez l'habitant, chez les fermiers. Quand on revenait, il y avait parfois des tambours esquintés ...

Les Bretons de Dives

Robert :

Il y avait 3 villages en Bretagne d'où plusieurs familles sont venues à Dives : Le Ponthou, Plouégat-Moysan et Plounérin et les familles : L'Hostis, Madiou, Leroux, Prigent, Querrec, Le Gall, Lauzac, Fustec et Derriens venaient toutes de ces villages.

Il y avait une sorte de communautarisme. Ils jouaient à la butte ensemble.